

Le Roman d'une Princesse

PAR CARMEN SYLVA

(Suite)

XXXIX

JE me sens bien plus sûre de moi, quand je suis dans la maison paternelle. Dès que j'en sors, je perds complètement mon orientation, mes pôles, c'est-à-dire, je n'ai qu'un pôle, là-haut dans le nord, et je la croirais impossible à atteindre, si ma petite boussole ne s'obstinait à se tourner toujours dans cette direction. Si j'acquerrais un seul jour la puissance de diriger moi-même mon navire, tu verrais comme il voguerait à pleines voiles vers le Nord. J'y pense toujours : un tour de gouvernail et ce serait fait. Le Dieu bon aurait pitié de nous et enverra dans mes voiles un vent favorable. Vois-tu, Bruno, c'est pour moi un si grand bienfait de croire que Dieu me guide et me protège et de garder cette ferme confiance : "Si Dieu le veut, je serai sa femme !"

Pourquoi Dieu ne le voudrait-il pas ? Les préjugés de caste n'existent pas devant lui ; il sait lorsqu'un être humain fait honnêtement son devoir, et lui vient alors en aide : il ne punit que la révolte contre sa volonté. C'est Lui qui a guidé ma main, la première fois que je t'ai écrit ; Lui qui nous a conduits à Cologne et nous a permis de nous retrouver dans cette grande salle. S'il a pu tant de choses, il peut faire encore bien davantage. Oh ! si je pouvais te communiquer ma foi d'enfant, simple, profonde, entière, combien tu serais plus heureux ! Tu posséderais un bonheur que je ne pourrai jamais te donner. C'est ma seule consolation, aujourd'hui que je me sens si douloureusement privée de ma mère, ma seule consolation, de me dire que Dieu en sait plus long que la meilleure des mères et qu'il a plus de puissance. Mais je crois aussi qu'il me châtierait d'une manière terrible, si j'oubliais mes devoirs et si j'agissais un seul instant contre ma conscience. Ne l'exige pas, car cela me fait peur, et je ne veux jamais avoir peur, pas une seule fois dans ma vie.

N'est-ce pas une faveur de la Providence de t'avoir donné à moi, avant que je n'ai entendu parler du veuf avec ses quatre petits enfants ? Je l'aurais infailliblement accepté, même s'il ne m'avait pas plu du tout, rien que par pitié pour ces orphelins. Que savais-je de l'amour avant de te connaître ? Je n'y croyais pas, j'en riais, et j'aurais trouvé tout naturel de me sacrifier pour ces pauvres petits. Le bon Dieu le savait, et il a voulu me réserver un sort meilleur. Comment ne m'inclinerais-je pas sous sa main, s'il lui plaît d'éprouver la force de mon amour et de l'accroître par la contradiction ? Oh ! Bruno ! tu ne serais pas si dur et si amer, si tu pouvais, seulement un instant croire ce que je crois. Je remercie Dieu si fort, que mes remerciements se transforment en prières je n'ose rien demander autrement, car je suis trop sûre qu'il sait ce qui vaut le mieux pour moi.

On m'appelle. Nous partons demain. Après-demain,

je pourrai te dire où tu devras m'adresser ta prochaine lettre.

TA PETITE ULLA.

XL

Wanburg, 30 Juin.

Bruno ! mon Bruno !

Il y a un Dieu dans le ciel, et sur la terre, et dans le cœur des hommes ; quelquefois, il entr'ouvre un peu son ciel et nous y laisse jeter un regard, afin que nous reprenions des forces pour continuer notre pèlerinage.

A peine ma tante m'avait-elle considérée qu'elle dit à mon père : — " Dans huit jours, nous partons pour Ragatz, et il faut que tu me confies ta fille, mon cher beau frère. Elle paraît délicate, un peu anémique, avec cette pâleur, ces yeux creux, ces mains transparentes. Tu verras ! dans six semaines, je te la rendrai fraîche comme une rose ! — "

Mon père a soupiré, m'a regardé et a dit oui ! J'ai failli tomber à genoux de reconnaissance. Vite ! Bruno ! Sois avant nous à Ragatz ; fais-toi présenter par hasard à ma tante, elle a la passion des savants. Tu sauras lui plaire tellement qu'elle voudra t'avoir toute la journée, tous les soirs, à toutes ses parties. Bruno ! Mon tout ! ma vie ! Je vais pouvoir enfin me rassasier de te regarder, pour me dédommager d'une si longue privation. Je voudrais me faire toute petite et me cacher en toi, ne plus exister qu'en toi, jamais par moi-même. Il me semble que je devrais fondre comme la cire dans le rayonnement de ce tout puissant amour. Car tu m'aimes, n'est-ce pas ! tu m'aimes avec assez de violence pour me tuer, je le sais bien ; tu m'a déjà presque tuée par tes amères paroles. Tu savais qu'elles me feraient mal et tu les écrivais pourtant. Tourbillon d'orage, arrive, remplis mes voiles, pousse-moi, emporte-moi, et si par toi, je dois périr, j'aime mieux périr que de vivre sans toi,

Je sais que tu viendras. Et pourtant, écris-moi un seul mot, afin que je puisse supporter l'attente, jusqu'à ce que tu sois avec moi. Je voudrais que chacun de ces mots que je t'écris fût un regard : tu verrais comme mes yeux rayonnent.

Je sens qu'ils rayonnent, et de peur de me trahir, je les baisse dès qu'on me regarde, ou ils raconteraient mon secret. Quelle étrange chose ! Je ne me fais pas de scrupule de tendre un piège à cette tante qui m'est à peu près étrangère. Je suis maintenant l'étourdie et la mauvaise tête ; quand tu seras là, tu sauras décider ce que nous devons lui dire, car elle ne devinera rien. Elle n'a jamais eu d'enfants ; elle se place sans cesse dans les nuages, en compagnie de Kant, de Shelling et d'autres philosophes. J'ai peur que tu sois obligé d'écouter bien des discours ennuyeux : ce sera encore ma faute ! Son escorte consiste en une vieille dame de compagnie qui est myope, et sa nièce, une jeune personne déjà mûre, à laquelle tu devras faire un cour assidue ! Bruno ! j'en ris à mourir. Comment t'y prendras-tu pour faire le cour ? Lui jetteras-tu à la tête quelques-unes des douceurs dont tu m'as si libéralement comblée ?